L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 17 MAI 1884. 57me Année.

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 17 MAI 1884

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Ventes qui ont lieu ce jour, à la Bourse d'encan St-Charles, rue St-Charles, entre Gravier et Common.

PAR JAS. F. GUINAULT—Plusieurs terrains et propriétés de valeur dans le Troisième District; deux cottages sur la rue Kerlerec, Nos 101 et 103, vente pour effectuer un partage; quatre résidences formant encoignure aux rues Delery et De aronde, à un jet du fleuve et en face des Casernes des Etats-Unis.

PAR J. V. GOURDAIN—Propriété de choix formant encoignure, bien située pour n'importe quel genre d'affaires, dans le Troisième District.

PAR SPEAR & ESCOFFIER—Résidences d'été à Mandeville, formant l'encoignure des rues Claiborne et de l'avenue Marigny; propriétés de grande valeur: propriétés du Troisième district, coin Espagne et Dauphine, rue Royale, entre Mandeville et Marigny, rue Mandeville, entre Royale et Dauphine, No 520 rue Dauphine, entre Espagne et Mandeville, Nos 78, 80 et 82 rue Espagne, entre Royale et Dauphine.

PAR HOEY & O'CONNOR—Propriété sur le chemin de la Métairie, dans la paroisse Jefferson, une ferme et un verger; le tag on sowbest des incendies Protector.

Aussi—A la Bourse d'encan Arcade, rue Magazine, entre la rue Gravier et la Natchez Alley.

PAR LE MIERIF—Deux lots de terre dans le Cinquième district, sur la rive droite du fleuve, dans l'îlet borné par les rues Bouny Sagni, Delaronde et Villeré.

Les progrès industriels et commerciaux de la Louisiane.

On niait, un jour, le mouvement, devant un philosophe de l'antiquité, et, pour toute réponse, il se mettait à marcher. La Louisiane fait à peu près de même, de nos jours. A ceux qui lui reprochent de piétiner dans la routine, de se laisser distancer par les autres Etats, d'être une retardataire du progrès, elle ne répond rien, elle se contente de marcher, et elle fait, en avant, de plus grands pas qu'on ne le pense. Elle-même ne se rend pas compte du chemin qu'elle a parcouru, depuis quelques années. Il n'y a pourtant qu'à jeter un regard autour de soi pour en mesurer l'étendue.

Elle y a été, souvent, puissamment aidée par la nature, par sa situation géographique, par les pays qui l'entourent, surtout en ce qui concerne son commerce.

Que serait-elle sans son fleuve, qui la met en contact, au Nord, avec la riche vallée du Mississippi et l'Ouest; au Sud, avec le Golfe, qui la relie avec l'océan? Si l'Ouest n'avait pas, depuis 30 ans, multiplié sa population, ses produits agricoles et industriels, aurait-elle décuplé le commerce de transit qu'elle fait avec lui? Si la région cotonnière n'avait pas apporté tant d'améliorations dans la culture du précieux textile, en recevrions-nous, en manierions-nous tant de centaines de mille balles, chaque année, malgré les nouveaux moyens de communication qui permettent à l'Ouest de nous en soustraire une si grande partie?

Il ne fait, aux Etats-Unis, depuis quelques années, avec les Antilles, avec les îles et les côtes de l'Amérique Centrale, un énorme commerce de fruits. Comme toujours, la ville de New York a cherché à s'emparer de ce trafic, et elle y a réussi. Malheureusement pour elle, elle est à une trop grande distance des contrées tropicales; les fruits dont nous parlons, se gâtent en chemin; elle perd, en oranges, 55 pour cent; en ananas, 25 pour cent; en bananes, 16 pour cent; en raisins, 25 pour cent; en citrons, 25 pour cent; en mangos, 25 pour cent. La perte moyenne peut, en général, s'évaluer à près de moitié.

Tout ce commerce nous revient de droit, de force, et nous le voyons augmenter tous les jours. Mais en serait-il ainsi, si la nature ne se déclarait pas contre New York et en notre faveur, si les pertes n'étaient immenses, de son côté, insignifiantes du nôtre?

Assurément, il n'y a pas à nous vanter, outre mesure, de tous ces avantages, puisqu'ils nous viennent de la nature, qui a été véritablement prodigue à notre égard, et que nous n'avons qu'à nous baisser, en quelque sorte, pour ramasser le trafic qui vient s'offrir à nous de presque tous les points de l'horizon.

Nos progrès commerciaux n'en sont pas moins énormes. Nous ne nous en apercevons pas, il est vrai, et nous ne voyons pas, en proportion, l'argent gonfler nos poches et notre opulence grandir. Il y a à cela une raison bien simple—c'est que la capacité des nouveaux vapeurs qui se livrent à ce trafic, est immense; c'est que les transbordements s'opèrent avec une rapidité qui tient du prodige; c'est que les navires qui viennent mouiller dans notre port, sont très-peu nombreux, et ne font qu'y paraître et disparaître; c'est que, dans de pareilles conditions, le commerce de transit ne suffit plus à faire vivre une ville. Même celui du coton, dont nous sommes si fiers, ne nous rapporterait absolument rien, si nous n'avions pas à lui faire subir une manipulation, à le classer, à le faire passer sous nos presses.

Il faut bien le dire—aujourd'hui, il n'y a plus que la production, l'industrie agricole ou manufacturière, qui puisse donner l'aisance à un pays. C'est, dans ce rapport, précisément, que nous avons fait d'énormes progrès, qui sont bien notre œuvre, dont on ne saurait assez nous féliciter, et qui, dans un avenir plus prochain qu'on ne le pense et que l'on pourrait calculer avec une certitude presque mathématique, vont transformer notre Etat, et en faire un des plus prospères de l'Union.

Voyez notre industrie cotonnière, et calculez le peu de profit que nous en tirions, depuis que nous avions, maladroitement, forcé les autres pays à cultiver un textile, qu'ils ne pouvaient plus se procurer chez nous. Nous ne savions l'exploiter qu'à l'état de matière première, et nous laissions s'en aller au dehors tous les bénéfices de la fabrication. Depuis, nous nous sommes aperçus que l'on pouvait faire une excellente huile avec la graine de coton, qui était, pour nous, un embarras, presqu'une substance nuisible; nous y avons si bien réussi, que d'une industrie, nous en avons fait deux, que nous avons tiré un double bénéfice du coton, et créé au produit de l'olivier une concurrence inquiétante.

Nous avons, de plus, établi quelques filatures, mais en trop petit nombre, malheureusement; dans une ville aussi importante comme la nôtre, on n'en compte que trois. Comment nous sommes nous laissé distancer, à cet égard, par d'autres Etats, qui ne produisent pas plus que nous, par d'autres villes qui ne font pas le quart de notre trafic sur le coton? ici, nous avons commis une grande faute, qui peut nous être fatale, si nous ne travaillons pas à y remédier le plus promptement possible. Mais, en revanche, que de progrès dans l'exploitation des produits de la canne! Qui, en entrant, aujourd'hui, dans une sucrerie, reconnaîtrait celles d'autrefois? Que de perfectionnements dans les procédés de fabrication, que d'améliorations dans les machines! Nous sommes arrivés presqu'à la perfection. Nous avons de grandes et magnifiques raffineries, et il ne se passera pas bien lontemps avant que nous rivaliserons avec celles du nord.

Sous le rapport de la quantité, pourtant, notre production laisse à désirer. Voyez la France. Dans cinq départements, seulement—ceux du Nord, de l'Aisne, du Pas de Calais, de l'Oise, de la Somme—elle fournit à peu près 850,000 boucaute, rien qu'avec la betterave. Nous qui avons autant de terrain à consacrer à la culture de la canne, et qui fabriquons avec tant d'habileté, pourquoi ne produirions nous pas autant, davantage, puisque nos terres sont de meilleure qualité? C'est que les bras nous manquent, et que quand les statistiques de la France accusent 178 habitants par mille carré, nous n'en pouvons compter que 21.

Il ne nous reste donc à désirer qu'une nombreuse et bonne émigration. Nous avons un peu négligé, jusqu'ici, de l'appeler à nous, mais nous commençons à en sentir la nécessité. Il nous faut bien peu d'efforts pour regagner le temps perdu. Nous aurons, quand nous le voudrons, tous les bras dont nous avons besoin; et alors, au lieu d'un onzième de la consommation du pays, nous en produirons la moitié, et bien qu'à le Congrès ait, dans le passé, montré bien peu de disposition à favoriser, à protéger notre industrie, il aura la main forcée, et par l'Ouest, qui veut développer la culture de son sorgho, et par d'autres régions des Etats-Unis, qui sont à la veille de cultiver, en grand, la betterave. Pourquoi jetterions-nous tous les ans quatre-vingt-dix millions de piastres dans la poche des Allemands et des Cubains, pour obtenir d'eux un produit qu'il nous serait facile de nous procurer chez nous?

Ce n'est pas tout. Non contents d'avoir élevé notre industrie sucrière presqu'au degré de perfection, nous commençons à vouloir tirer parti de la matière qui reste de la canne, après que le jus en a été extrait—de la bagasse, en d'autres termes; nous songeons à en faire un excellent papier, que nous pourrons vendre à meilleur marché que le produit de la pulpe de bois. Ici encore, d'une industrie nous en avons fait deux, et il nous est possible d'augmenter notre revenu de près de dix millions de dollars, par an.

Quant à l'agriculture proprement dite, on fermage, nous voici, enfin, lancés dans la voie qui conduit infailliblement à la prospérité; nous divisons nos propriétés, nous varions nos cultures; nous cherchons à nous suffire à nous mêmes; nous semons des grains, des légumes; nous nous préparons à faire l'élevage du gros bétail, à produire des salaisons, que nous allions, auparavant, demander à l'Ouest, qui nous les vendait à des prix ruineux.

Que nous manque-t-il encore pour redevenir riches, dans les conditions économiques modernes, comme nous l'avons été, en suivant les errements du passé? La sécurité qui fait défaut à nos levées et le capital à nos bourses. Le Congrès, après nous avoir tenu rigueur, commence à s'adoucir et prend enfin une responsabilité qu'il avait toujours refusé d'assumer. Les capitaux nous arrivent lentement, mais sûrement; tout nous fait espérer qu'ils seront bientôt abondants, et nous fourniront les moyens de nous lancer hardiment dans la carrière industrielle, source de toute prospérité.

Le tableau que nous venons de faire est assurément bien écourté; nous ne croyons pas l'avoir trop flatté. Convenez que pour des gens qui passent, comme nous le disions tout à l'heure, pour d'incurables retardataires du progrès, nous avons fait un assez joli chemin depuis une dixaine d'années.

Vote officiel reçu par les candidats aux fonctions de gouverneur et de lieutenant gouverneur de la Louisiane, et tirannis à la Législature par le secrétaire d'Etat:

Gouverneur, McEnery, démocrate, 88,794; Stevenson, républicain, 43,502.

Lieutenant gouverneur, Knoblock, démocrate, 92,623; Burwell, républicain, 41,535.

L'hon. Cullem a présenté, au Sénat des Etats Unis, un projet de loi qui punit d'un emprisonnement d'un à cinq ans, et d'une amende de mille piastres, quiconque, étant président d'une banque nationale au capital de $20,000 ou davantage, spéculera dans les actions, les bons, les grains, les provisions, etc.

Le *Sentinel*, de Winn, Louisiane, annonce qu'on vient de découvrir une carrière dans cette paroisse.

Le colonel Sam. H. Houston, (de la Nlle-Orléans), un des acquéreurs du terrain, l'a examiné. Il dit qu'il a une surface de 150 acres, une profondeur d'au moins 100 pieds, et renferme au moins 643,000,000 de pieds cubes de marbre. Il a apporté ici plusieurs gros spécimens.

Pour purifier les vêtements et la toilette, désinfecter les avec le "Glenn's Sulphur Soap."

Les "Pike's Toothache Drops" guérissent les maux de dents en une minute

Les inventeurs ont, dernièrement, tenu une Convention à Cincinnati. Il a été suggéré d'excellentes idées pratiques dans cette réunion. En effet, une semblable organisation peut faire beaucoup de bien à ses membres.

La Convention a demandé au Congrès de rejeter tout projet de loi, qui aurait pour conséquence, de décourager les inventeurs en leur enlevant une partie de leurs droits de propriété ou en frappant de lourdes taxes les brevets d'invention.

Il se manifeste, depuis quelque temps, un sentiment hostile à ceux qui sont en possession d'un brevet; on voudrait, notamment, en diminuer la durée. C'est pour réagir contre cette tendance, que les inventeurs se sont constitués en association.

On assure que le général Thomassin, commandant la province d'Oran, a fait une reconnaissance le long de la frontière marocaine, étudiant les points où une expédition militaire pourrait passer.

Où s'arrêtera la falsification?

Depuis plusieurs temps, des marchands d'oranges ont trouvé un ingénieux moyen de donner un nouvel éclat à la vente à leur marchandise. Ayant remarqué que les oranges rouges jouissent d'une réputation supérieure, ils piquent l'écorce des oranges ordinaires et les font ensuite chauffer au bain-marie, ce qui donne à ces fruits la coloration recherchée et les fait, par conséquent, vendre plus cher.

La Législature, en élisant M. James B. Eustis représentant de la Louisiane au Sénat des Etats-Unis, a rendu hommage à un citoyen très distingué, qui a déjà occupé la même position.

Elle a en raison de proclamer les services que l'Etat doit à M. B. F. Jonas, qui, dans des circonstances difficiles, a su nous défendre avec autant d'habileté que d'énergie.

Nous ne doutons pas que M. Eustis ne soit un digne successeur de M. Jonas.

La Louisiane, menacée de toutes parts, a besoin, à cette heure, des lumières, du courage et du dévouement de tous ses fils.

LÉGISLATURE DE LA LOUISIANE.—Au Sénat, M. Cordill a présenté un bill qui punit les menaces ou l'envoi de lettres menaçantes.

M. Fontenot, un bill qui pourvoit à l'élection de jurés de police dans toutes les paroisses, excepté la paroisse d'Orléans.

M. Carlisle, un bill qui amende l'article 322 des Revised Statutes.

M. Strickland, un bill qui amende l'article 990 du code de procédures.

A la Chambre, M. Seay a présenté une résolution qui demande à nos représentants au Congrès d'insister sur l'adoption du "Blair Educational Bill."

M. Letton, un bill qui fixe les salaires des commissaires de jurés de la paroisse d'Orléans.

M. Trépagnier, un bill qui prohibe la perception des taxes de district, pour les levées, dans le cinquième district d'Orléans.

M. Bourgeois, un bill pour fixer les salaires des greffiers des cours de districts, excepté dans la paroisse d'Orléans.

M. Hunter, un bill qui pourvoit à l'achat d'un édifice convenable, à Alexandria, pour y établir un hôpital de charité.

M. Henry, un bill qui amende l'article 451 du code civil.

M. Shattuck, un bill qui définit l'inceste.

M. Fitzpatrick, un bill qui abroge la loi 119 de 1882.

M. Adams, un bill qui amende l'article 232 de la Constitution.

M. Seay, un bill qui charge un comité des deux chambres de réviser les lois ayant un caractère général. Le projet de loi alloue la somme de $5000 pour le travail.

Une résolution ordonnant une enquête au sujet de l'élection des paroisses Ibérie et St Martin, a été adoptée.

Une demande d'enquête, de la part de M. Monitou, à l'endroit du vote de la paroisse d'Orléans sur la dette de l'Etat, a été soumise au comité des élections.

WEST-END—L'administration du West-End nous a habitués à des programmes variés, à des surprises nombreuses et très goûtées. Cette saison elle restera une fois de plus fidèle à ses précédents, et nous avons même lieu de croire qu'elle se surpassera. N'anticipons pas néanmoins, et contentons nous de parler du présent. Il doit suffire aux plus exigeants.

Aujourd'hui cette direction du West-End produira devant ses visiteurs deux célébrités de la lutte gréco-romaine, MM Wm Muldoon et Charles Buxmos, des gaillards faits de fer et d'acier et jouissant la souplesse et l'adresse à leur force exceptionnelle.

Ils paraîtront ce soir dans une lutte et dans plusieurs exercices athlétiques qui prouveront jusqu'où ils poussent la connaissance de leur art.

Ce spectacle qui n'a nullement la vulgarité écœurante et la férocité des boxes, et dont les acteurs sortent toujours au complet, présentera certainement beaucoup d'intérêt. Il a cet autre avantage d'être offert gratuitement à la foule.

La soirée, qui commencera à 8 heures, sera comme la préface de la saison d'été 1884 au West End. En effet, c'est demain dimanche qu'aura lieu la véritable inauguration, le premier lever de rideau.

On le sait, ce rideau se lèvera sur une opérette entièrement nouvelle pour notre public, et dont le succès à Londres a été retentissant.

Prince Amabel, tel est le titre de la pièce burlesque dans laquelle va débuter la troupe formée par M. Marlande Clarke. Elle est de celles qui seraient acceptées, applaudies sur toutes les scènes.

Dans ce personnel qui ne compte pas moins de soixante-quinze membres, figurent plusieurs étoiles destinées à jeter le plus vif éclat sur la présente campagne.

Les répétitions se poursuivent depuis plusieurs jours avec une activité non interrompue; chanteurs, choristes, coglieuses, figuration, tout cela marchera de façon à surprendre les plus difficiles.

Sans compter des effets de scène de nature à étonner, à charmer la salle, enl'autre une cascade naturelle qui grâce à la collaboration du lac Pontchartrain, aura un rare cachet de vérité.

Afin que rien ne manque au cadre, la direction a fait exécuter à New-York une vaste collection de costumes d'un goût excellent; et de plus, quelques toiles ont été brossées expressément par un artiste de mérite.

L'orchestre on sont réunis dix-huit ou vingt musiciens, tous artistes connus, éprouvés, sera sous l'intelligente direction de M. D'Agaïa. Il ne se contentera pas d'accompagner l'opérette, mais avant et après la représentation, il exécutera au Pavillon tout un programme emprunté aux œuvres les plus justement populaires.

Les représentations se donneront tous les soirs, et il y aura des Matinées régulières le mercredi et le samedi.

On peut retenir des places au bureau de la Compagnie, situé à l'intersection des rues du Canal et Carondelet.

Après quatre heures, les chars partent de quart d'heure en quart d'heure.

Le public, dès aujourd'hui, peut acheter les billets du chemin de fer dite "*commutation tickets.*"

Le théâtre du West End est sous la direction de M. Marshal Redon, un nom qui se recommande de lui-même.

LE NEW CAMELIA.—Les voyages du New Camelia ont recommencé depuis une semaine ou deux et déjà ils sont très courus; les excursions surtout sont fort à la mode. A chaque départ d'elles on est certain d'être en bonne et nombreuse compagnie.

Il n'en pouvait être autrement. M. W. G. Coyle et ceux dont il est l'agent ont fait les choses largement, intelligemment. Le New Camelia vient d'être réparé à fond; à cette heure, c'est bien un bateau battant neuf. A peine si l'on reconnaîtrait le petit steamer qui a si souvent porté sur l'autre bord du Lac tant de bandes joyeuses, tellement le voilà pimpant et rajeuni. C'est maintenant un navire tout coquet, unissant la bonne marche à la sécurité, au confort, et commandé par un capitaine aussi habile que prudent.

Ajoutons que tous ceux qui sont sous ses ordres, sont des officiers d'expérience, et que chez tous on rencontre politesse, prévenance.

Que si, au cours des excursions, vous ne voulez pas quitter le bateau, afin de respirer à l'aise les brises tonifiantes du lac, vous trouverez à bord de quoi pleinement satisfaire le *inner man*: une buvette pourvue des meilleures liqueurs, un restaurant qui n'admet dans sa carte que des bouteilles bien nées.

Quant à la cuisine, c'est aussi là, on le sait, un détail que ne néglige pas M. Frapart qui n'ignore point ce que l'on doit à l'estomac, notre maître, notre souverain à tous.

Il soigne sa réputation sur la terre et sur l'onde, c'est le cas de le dire; il veut que sa table du bord rivalise avec celle qui a conquis et excellente réputation à son hôtel de Mandeville. Les fournisseurs du New Camelia sont donc en mains excellentes, et le service de son salon est confié aux garçons les plus alertes et les plus attentifs.

Enfin le prix de chaque excursion, aller et retour, est d'une piastre.

Si en face de toutes ces tentations vous ne succombez pas, c'est qu'en vérité vous êtes obsédé, envahi par la lassitude des meilleures choses de la vie.

Le départ de demain, excursion du dimanche, (Mandeville et Old Landing) aura lieu après l'arrivée du train de sept heures du matin.

Le pinson qu'on avait donné à Tomy pour sa fête est mort la nuit dernière.

Grand chagrin de l'enfant qui vient en pleurant demander à sa mère:

—Où veux-tu que j'enterre mon pinson?.... dans le jardin?....

—Mais, mon chéri, on n'enterre pas les oiseaux!

—C'est que, maman.... je le lui ai promis!...

Les Français au sud de l'Afrique.

Le *Temps*, de Paris, a reçu, d'un de ses lecteurs, la note suivante au sujet des délégués Boers qui sont venus, récemment, conclure un traité de commerce avec la France.

Le courage et la fierté des Boërs autant que le sang français qui coule dans leurs veines expliquent le vif intérêt excité par la présence à Paris du président Kruger, du général Smit et de M. Du Toit.

Il est bien naturel, en effet, d'unir dans cette occasion le présent au passé, afin de mieux sentir combien peuvent être solides les liens qui unissent les deux pays. Au moment où les Français arrivaient en Hollande si nombreux, qu'un agent du comité d'Avaux estimait à plus de 75,000 le nombre des exilés, les plus hardis allèrent, les uns, créer la Guyane hollandaise, dont la fortune coloniale devait vaut être si complète, les autres développer des possessions des Provinces-Unies dans l'Afrique australe.

En 1688, arrivèrent les premiers convois d'émigrants qui se fixèrent aux environs du Cap, dans cette belle vallée qui reçut d'eux le nom, existant encore aujourd'hui, de Vallée des Français.

Ne pouvant délaisser le souvenir de la patrie, ils donnèrent à cette terre lointaine des noms qui rappelaient les provinces abandonnées, comme Champagne, Berry, Saintonge. En même temps, ils faisaient revivre les coutumes du pays et reprenaient les cultures françaises et plantaient leurs belles vignes, filles de celles de la Bourgogne et de la Provence. Les Desmarets créèrent ce vignoble de Constance dont la réputation est restée si fameuse.

C'est ainsi que près de cent familles françaises allèrent s'établir dans la colonie du Cap.

Privée de toute relation avec la France, perdue au milieu de leurs nouveaux compatriotes, forcée de s'isoler les uns des autres, les descendants des colons ne tardèrent pas à perdre l'usage de la langue de leurs ancêtres. Quand Levaillant, visita le Cap en 1780, il ne trouva plus qu'un vieillard parlant le français, mais il se crut encore en France en mangeant du pain des colons, "meilleur qu'en tout autre lieu, écrit-il, car la méthode apportée par les émigrants s'y est conservée de père en fils sans altération." La colonie du Cap dut à un émigré français, le marquis de Chavannes, qui la gouverna de 1714 à 1724, de faire les plus rapides progrès.

Si la langue maternelle n'était plus parlée, les souvenirs de la France n'en étaient pas moins restés vivants dans le cœur des descendants des colons de revocation. Lorsque les premiers missionnaires français arrivèrent au sud de l'Afrique, en 1829, ils furent en effet l'objet d'un accueil émouvant, et au premier culte religieux français la foule fut si considérable, que le temple ne put la contenir.

Hommes intrépides, les descendants des colons hollandais et français se sont avancés vers le Nord, chassant devant eux la barbarie. A leur initiative est due la création des grandes colonies de l'Afrique du sud, et, au fond de plus, le dire que les Français ne savent pas coloniser a été démenti par les faits.

On ne saurait oublier qu'aux frontières mêmes de l'Etat libre le Basutoutland a été gagné à la civilisation par des Français qui, depuis plus de trois quarts de siècle, y ont consacré leurs forces et leur dévouement.

A Morija et aux environs, à quelques lieues de la capitale de l'Etat libre, se trouvent de nombreuses familles de missionnaires français qui se réjouiront en voyant un représentant de notre pays accrédité auprès du président de l'Etat libre.

On mande, de Saint-Omer, France, que le colonel du 8e régiment de ligne vient de recevoir, de son collègue du 67e, en garnison à Soissons, une des extrémités de la cravate du drapeau du régiment brûlé à Metz en 1870 et recluse à un horloger de cette ville par le lieutenant Le Roy le Dario, qui s'est empressé de le remettre généreusement à son colonel pour être rendu au régiment.

Au moment de la crémation du drapeau à Metz, cette glorieuse épave avait été confiée à un artilleur, le sergent Lecomte, employé à l'arsenal, qui l'avait caché sur sa poitrine et conservé durant toute sa captivité en Allemagne, où il la rapporta dans son pays natal en 1871.

Ce brave soldat mourut en 1872, recommandant à son père de conserver toujours cette chère relique.—Néanmoins, la nécessité force ce dernier à s'en défaire au prix des broderies d'or qui la garnissent.

Ce souvenir précieux de l'ancien drapeau du 56 de ligne est placé aujourd'hui dans un cadre pour être déposé prochainement dans la bibliothèque des officiers.

L'éminent Dr. J. J. Caldwell, de Baltimore, Md., dit: "J'ai fait usage du Celery & Kola dans mon pays natal, pour une grande débilité et des affections du cœur, et c'est, à mon avis, un des toniques les plus sûrs et les plus nourrissants qui se vendent dans les pharmacies." N'en prenez pas d'autre de votre pharmacien.

Le cardinal Simeoni, préfet de la congrégation de la Propagande, a écrit aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi une lettre que publient les Missions catholiques. Il leur rappelle la circulaire qu'il a adressée, par ordre du pape, aux évêques et vicaires apostoliques, au sujet de la sentence de la cour de cassation de Rome, qui a soumis à la conversion les biens de la Propagande:

"Le but de cette circulaire était de protester contre la nouvelle injustice dont souffre actuellement l'Eglise catholique et de pourvoir de la meilleure manière possible au moyen de ressources établies sur différents points de la terre à ce que les legs que les fidèles voudraient faire dans l'avenir à cette sacrée congrégation fussent soustraits aux charges qu'on leur impose et à la pernicieuse et injuste ingérence que le gouvernement italien prétend exercer.

"A la suite de cette circulaire, il est arrivé, cependant, qu'un supérieur de mission, par un zèle certainement très louable, a voulu engager les fidèles à faire des collectes et des souscriptions pour venir au secours de la propagande. Lorsque j'ai connu ce fait, je n'ai pas manqué d'écrire à celui qui s'était mis à la tête d'une telle entreprise que, tout en louant l'esprit qui l'avait inspiré, je m'étonnais permettre cependant qu'elle continuât, car elle entraverait la bien méritante œuvre de la propagation de la Foi, dont le but est précisément de recueillir de telles offrandes et de les envoyer chaque année partout où le besoin est le plus urgent."

M. le duc de Nemours a décliné l'honneur d'une réélection comme président de la Société de secours aux blessés militaires. Une lettre au général de Chabaud-Latour donne l'explication de cette retraite. "Je ne puis, dit le duc de Nemours, continuer à présider. La situation faite à ma famille par les pouvoirs publics ne me laisse pas la liberté nécessaire pour continuer les relations officielles que le président est tenu d'entretenir dans l'intérêt de la Société, annexe du ministère de la guerre."

Les chemins de fer aériens de New-York ont fait penser à l'emploi de l'électricité, comme moteur, au lieu de la vapeur; mais on n'est pas encore arrivé à des résultats satisfaisants. Les voies diverses courent 32 milles, et ont 150 locomotives. D'après les estimations d'un ingénieur, en prenant l'heure comme unité de temps, la dépense est comme suit:

Intérêt sur 227 locomotives et leur dépréciation, au taux de 15 pour cent, par an, $25 16. Gages et employés, 47.80. Coût total à $3.00 la tonne de charbon nécessaire pour faire marcher les 150 locomotives ayant une force motice de 18 chevaux, $102. Total par heure, $174.

L'usage de l'électricité produirait de grandes économies; les machines seraient moins lourdes.

La fabrication de l'acier Bessemer, dans les ateliers de la Compagnie d'acier de Pennsylvanie, situés près de Harrisburg, même Etat, fait des progrès énormes. Les chiffres suivants le prouvent: en 1867, elle produisait à peine 1305 tonnes. En 1875, elle arrivait à 40,515 tonnes; en 1878, à 93,765; en 1880, à 112,856; en 1881, à 127,658, et, en 1882, à 178,190.

Knoxville, Tennessee, s'est accrue de 5000 habitants, l'année passée; elle a maintenant une population de 25,000 âmes. On est en train d'y faire des constructions pour la somme d'un million de piastres.

Parmi les bâtisses nouvelles, on compte une filature de coton, un grand magasin, une gare de voyageurs, une bibliothèque, des ateliers pour construction de "cars", un palais de justice, quatre magasins de gros, et plusieurs luxueuses résidences.

Les fermiers de l'Est du Tennessee se réunissent à Knoxville, le 22 mai, et ceux qui sont à la tête de l'entreprise, les feront assister à une grande procession des différentes industries et des différents commerces du pays.

Il y aura, dans la semaine, une exposition de minéraux, de métaux, de bois, de bestiaux, de fruits et de fleurs.

Depuis le 1er janvier dernier, il y a eu $28,200,000 placés dans les manufactures des Etats du Sud de l'Atlantique; on y compte $3,200,000 employés dans les filatures.

Une singulière scène s'est passée, il y a sept ou huit jours, au Castle Garden de New York. Il est rare qu'il y arrive un certain nombre d'immigrants allemands sans qu'il y ait, parmi eux, un ou plusieurs musiciens. Le vapeur "Werra," de Brême, venait de débarquer plusieurs centaines d'immigrants. Une centaine d'entr'eux se trouvèrent incapables de quitter Castle Garden, le matin; force leur fut d'y rester toute la journée. Comme il y avait, parmi eux, trois ou quatre musiciens qui avaient leurs instruments, Castle Garden fut transformé, durant l'après-midi, en salle de bal; les danses étaient entremêlées de chant, à la grande joie des centaines d'Anglais et d'Irlandais qui arrivaient par le "Lydian Monarch." La danse consistait surtout à tourner rapidement sur soi-même et à faire quelques bonds. Quand les instruments donnaient le signal pour sauter en l'air, le bruit que les danseurs faisaient, en retombant, ressemblait à un coup de tonnerre.

Ceux qui se promenaient à l'extérieur, effrayés, cherchaient un abri, s'attendant à voir tomber une pluie d'orage. La danse continua jusqu'à la nuit.

Les fabricants de fils de fer barbelés, aux Etats-Unis, viennent de notifier au public qu'ils élèvent leurs prix. Il y a, maintenant, $5,000,000 jetés dans la construction des fabriques et l'achat des machines consacrées à cette industrie. Le capital général est de $15,000,000. Il y a cinquante maisons engagées dans la fabrication.

Le fil de fer pèse une livre le pied; les prix ont été très bas, depuis deux ou trois ans; la demande augmente tous les jours.

Les fabricants sont fiers du succès de leur combinaison.

ALSINA—Fallecio el viernes, 16 de mayo 1884, a la una de la tarde, JOSÉ AMBROSIO ALSINA, a la edad de 7 meses y 2 dias, hijo de Jaime Alsina y Balbina Garri. Los amigos y conocidos de la familia y los oficiales y miembros de la Sociedad Union Española y Washington Fire Co. No 20 y Sociedad Coral que dan respetuosamente invitables al funeral que tendrá lugar de la residencia de sus padres, esquina Dryades y Mejponene, mayo 17, à las 4 de la tarde.

B. TREMOULET,
Rue Dauphine, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crus, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Cie, de Pedro Domecq, etc.
Porto de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvre.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc
AUX PLUS BAS PRIX.
EXCURSIONS!
Le nouveau et rapide steamer MABEL COMEAUX fera quatre voyages aux Terrains de l'Exposition, le Dimanche, 18 Mai
Partira comme suit: De la tête de la rue Esplanade à 12.30 p. m., 3 heures et 7.30 p. m. Par Alers à la rue du Canal et à la rue Jackson chaque jour. Le Commerce Morgan sera à bord. Rafraîchissements aux prix de la rue.
Prix, aller et retour, 25 cents. 17 mai—

EXPOSITION UNIVERSELLE
—DE—
l'Industrie et du Centenaire du Coton.
Bureau du Surintendant en Chef.
Nlle-Orléans 17 mai 1884.
TOUTES les soumissions faites jusqu'ici pour la peinture extérieure de la bâtisse principale de l'Exposition ont été rejetées. Les propositions seront reçues, jusqu'à midi, JEUDI, 22 mai, pour faire la peinture extérieure de la bâtisse principale de l'Exposition, conformément aux spécifications qui peuvent être vues à ce bureau.
FRED N. ODDEN,
Surintendant en chef.
74 rue Baronne.
17mai—5f

LA BOISSON QUI ANIME.
THE GLACE,
—TIRÉ—
5cts. -| Par Verre - 5cts.
—CHEZ—
ISIDORE DANZIGER,
—MARCHAND DES—
Thés et Cafés les plus parfumés,
8 - - RUE DE CHARTRES - - 8
FLAVORA COFFEE,
Ma spécialité exclusive.
17mai—

Association de Bienfaisance Mutuelle des Lattiers.—BAL DU 17 mai 1884. A 7 heures et demie du soir. Election annuelle des officiers de la dite société.
Par ordre de Président,
PIERRE CANTEROU,
PIERRE DENNIS, Secrétaire. 9 mai—9, 13, 17

AVIS!!
DANS une annonce de l'*Abeille*, M. Philippe Werlein met en vente à $600 un grand Piano-Concert Pleyel, qu'il affirme être entièrement neuf. Ayant l'Agence exclusive des Etats du Sud pour la vente des célèbres Pianos Pleyel —qui jouissent d'une vogue universelle en égard à leurs nombreuses qualités—je n'ai pu tout d'abord m'expliquer comment M. Werlein offrait en vente un grand Piano-Concert Pleyel à $600—ce prix étant inférieur à celui de revient.
Ayant consacré toute l'attention voulue à cette question, j'ai la preuve que le Piano annoncé en vente porte le No 64,042, et est un instrument importé par moi en juillet 1877 et vendu en octobre 1877. Le Piano après de cette année et n'est pas un Pleyel neuf comme on le représente.
Comme le seul agent autorisé au Sud de la maison Pleyel, Wolff & Cie, de Paris, le fait l'assertion qui précède.—J'invite respectueusement le public à venir examiner la vente assurément de Pianos Pleyel neufs que je viens de recevoir; il jugera par lui-même.
LOUIS GRUNEWALD,
Seul Agent au Sud pour la Vente du Piano Pleyel.
16 mai—7f

THE MILD POWER CURES.
HUMPHREYS' HOMOEOPATHIC SPECIFICS.
In use 20 years.—Each number the special prescription of an eminent physician.—The only simple, safe and sure Medicines for the people.
		Price
1.	Fevers, Congestion, Inflammations	25
2.	Worms, Worm Fever, Worm Colic	25
3.	Crying Colic, or Teething of Infants	25
4.	Diarrhea of Children or Adults	25
5.	Dysentery, Griping, Bilious Colic	25
6.	Cholera Morbus, Vomiting	25
7.	Coughs, Cold, Bronchitis	25
8.	Neuralgia, Toothache, Faceache	25
9.	Headaches, Sick Headaches, Vertigo	25
10.	Dyspepsia, Bilious Stomach	25
11.	Suppressed or Painful Periods	25
12.	Whites, too Profuse Periods	25
13.	Croup, Cough, Difficult Breathing	25
14.	Salt Rheum, Erysipelas, Eruptions	25
15.	Rheumatism, Rheumatic Pains	25
16.	Fever and Ague, Chill, Fever, Ague	50
17.	Piles, Blind or Bleeding	50
18.	Catarrh, acute or chronic, Influenza	50
19.	Whooping Cough, violent coughs	50
20.	General Debility, Physical Weakness	50
21.	Kidney Disease	50
22.	Nervous Debility	1 00
23.	Urinary Weakness, Wetting the bed	1 00
24.	Disease of the Heart, Palpitation	1 00
27.	Sold by druggists, or sent by the Case, or single vial, free on receipt of price. Send for Humphreys' Book on Diseases (144 pages), also Illustrated Catalogue FREE. Address, Humphreys' Homoeopathic Med. Ame Co., 109 Fulton Street, New York.

A vendre par LEON ARLAUD.